

VANESSA ASPE

ENTRE LES LIGNES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-333-1

Dépôt légal : septembre 2022

« Le journalisme est un métier où l'on passe la moitié de sa vie à parler de ce qu'on ne connaît pas, et l'autre moitié à taire ce que l'on sait. »

Henri Béraud

Prologue

Dehors, la nuit avait plongé la ville dans un profond sommeil et l'enveloppait d'un épais drap de sérénité. Céline s'éternisait devant la cheminée. Le visage éclairé par la flambée, elle observait le feu dévorer la feuille en papier. Des paragraphes entiers mouraient sous son regard ferme. Très vite, il ne resta plus rien des dix commandements du parfait journaliste. Cette charte de déontologie, vraiment, quelle vaste blague, pensa-t-elle. Puis, la trentenaire jeta sa carte de presse dans le foyer. Un mouvement brusque, un peu théâtral, même. Elle avait décidé que cet extravagant cérémonial marquerait ses adieux à une vie professionnelle proche de l'imposture. Un geste symbolique pour l'aider à tourner définitivement la page d'une carrière partie en fumée. Bon débarras. Elle renaîtrait autre part, sans amertume ni hâte. L'ex-rédactrice ignorait encore dans quel domaine elle pourrait ressusciter, mais rien ne l'effrayait. À 36 ans, on n'est ni débutant ni senior. Elle trouverait bien quelque chose. Assistante sociale, prof de français, éducatrice spécialisée, putain pour les personnes handicapées, peu importe, il lui fallait un job dans lequel elle se sente vraiment utile pour une fois.

Une tasse de thé qu'elle encerclait de ses deux mains, lui chauffait les doigts tandis que la vapeur des feuilles de menthe répandait, dans sa chair, des vertus caressantes. Céline en était à se demander comment le crépitement des flammes pouvait, à ce point, avoir cet effet relaxant alors que, par ailleurs, les fondations de son existence s'étaient effondrées telles des tours jumelles, quand Mathis vint troubler la tranquillité du moment. Elle n'eut l'énergie de le remettre au lit. Depuis qu'ils avaient emménagé ici, le garçon présentait des difficultés à trouver ses repères, plus à l'aise dans ses insomnies que dans ses rêves. Dans une inquiétante obscurité, allongé dans un lit trop grand

qui n'était pas vraiment le sien, Mathis pensait souvent à son père qu'il ne voyait désormais qu'un week-end sur deux. Céline avait installé son fils dans son ancienne chambre avec une certaine mélancolie. Tout était resté dans son jus, comme si sa mère avait toujours su qu'elle reviendrait un jour. Une affiche jaunie de *Thelma et Louise* épinglée sur le mur, le couvre-lit en crochet fait maison, son ancienne bibliothèque encombrée de livres de fac, de Roland Barthes à François Jost, en passant par Michel Foucault – aucune auteure, se faisait-elle aujourd'hui la réflexion.

Une force nouvelle l'habitait enfin. Après tout, l'opportunité de recommencer sa vie n'était pas donnée à tout le monde. Repartir de zéro. Reconstruire quelque chose de plus beau peut-être ou peut-être pas. Reconstruire quelque chose de nouveau, en tout cas. Elle comptait bien se saisir de cette chance. Dans le salon, la vieille pendule murale sonna vingt-trois heures. Malgré des yeux gonflés de sommeil, Mathis n'était toujours pas décidé à quitter les bras de sa mère pour rejoindre ceux de Morphée. Céline lutta contre l'envie de soulager ses bras endoloris par le poids écrasant de l'enfant dont les doigts fins effleuraient son cou. Une vague d'amour maternel la submergea. La jeune femme capitula et installa le garçonnet sur le canapé en lin froissé dont les coussins la faisaient jadis sombrer, à tous les coups, dans une incontrôlable torpeur. Preuve que les vieilles méthodes sont souvent les plus efficaces : Mathis ne tarda pas à s'endormir pour de bon, bercé par la chaleur et le grésillement de la cheminée.

Céline se planta devant la baie vitrée qui donnait sur le jardin et souffla de l'air chaud pour atomiser la buée automnale. Dehors, le clair de lune se frayait un chemin entre les branches dépouillées du bouleau. Bientôt, dans ce quartier pavillonnaire, on fêterait Halloween, Mathis devrait changer de costume. En un an, il avait pris deux tailles. Céline envisagea un instant de se mettre à la recherche d'un déguisement d'occasion sur internet, avant de se raviser et de repousser cette corvée à plus tard. Plus rien ne pressait. Elle avait tout son temps. Et puis, ce soir, elle avait surtout l'intention de se plonger dans la lecture du journal local, avec un regard extérieur cette fois-ci.

La rubrique « Faits divers » s'étalait sur six pages. Le cadavre d'un père de famille, recherché pour le meurtre

présumé de son enfant, avait été repêché dans la Seine. Une rixe au couteau dans une boîte de nuit d'un quelconque patelin avait fait un mort et deux blessés graves. Les cambriolages se multipliaient en rase campagne où un couple de vieux avait été ligoté et battu au pied de biche par deux hommes cagoulés qui avaient ensuite pris la fuite avec chéquiers et cartes bleues. Un arsenal de guerre avait été retrouvé chez un jeune délinquant qui se vantait de vouloir faire sauter la tour Eiffel. Une femme enceinte de six mois avait été balancée du cinquième étage par son compagnon lors d'une dispute conjugale, le pronostic vital de la mère était engagé. Pour l'enfant, c'était foutu. Sur la route nationale, un face à face entre un poids lourd et une Fiat Panda avait envoyé une famille entière à la morgue.

La routine.

Céline reconnut la signature de ses ex-collègues à la fin des articles et se félicita d'avoir pris la bonne décision de quitter cette rédaction qui avait fait de la misère humaine son gagne-pain quotidien. Soudain, son attention fut attirée par un montage composé de trois photos.

Elle connaissait bien cet endroit. Elle y avait réalisé de nombreux reportages sur l'état de délabrement avancé de certains appartements occupés par des locataires au bout du rouleau, las de se sentir impuissants, se heurtant à l'immobilisme crasseux des agents de l'office HLM visiblement peu pressés de régler les problèmes courants, à savoir le délogement des rats des placards de Madame Guéguen, les fuites d'eau récurrentes du troisième étage, les problèmes de chaudière, les éternelles pannes d'ascenseur, obligeant la vieille du septième à plusieurs allers-retours au moment de monter les sacs de course. Oui, Céline connaissait bien cet endroit où il fallait organiser les reportages tôt dans la matinée, en toute clandestinité, afin d'éviter les jeunes délinquants qui contrôlaient l'identité des visiteurs dans la cité. Ne serait-ce que pour prendre le thé chez une vieille tante, il fallait presque montrer son passeport. Autant dire que les journalistes n'étaient ici pas les bienvenus.

L'article de Maxime Bouchot, une exclue du journal, prenait toute la page. Sur le premier cliché, les murs sordides de la cage d'escalier agrémentés d'affiches commerciales : « Shit au premié. H au 2e. Pour le LSD, demandé le Boss ». Une autre image présentait l'inventaire de la saisie impressionnante :

armes à feu, battes de baseball, savonnettes de cannabis, comprimés, liasses de billets. La police nationale venait de mener une opération coup de poing dans la cité Joaquinim-du-Bellay de Charmont-sur-Seine. Les consignes du ministère de l'Intérieur étaient claires, les chiffres de la délinquance n'étaient pas bons, il fallait inverser la courbe d'ici la fin de l'année. Trois dealers étaient en garde à vue pour trafic de stupéfiants en attente de leur jugement en comparution immédiate. Derrière les initiales, anonymat oblige, Céline devina les lascars. Elle les avait déjà rencontrés pour un article sur « les grands frères » des cités. Pas vraiment des lumières, c'est le moins qu'on puisse dire.

Une dernière photo montrait un inspecteur, le regard dur, et, au bout d'une laisse, un malinois aux oreilles dressées comme la tour Saint-Jacques. « Selon les experts de la lutte anti-drogue, la France représente un pays de transit pour l'ecstasy préparée aux Pays-Bas à destination de l'Espagne. Les saisies effectuées à Charmont-sur-Seine ont permis de récolter quelque 500 comprimés et 25 kilos d'amphétamines », précise l'article. Ah oui, quand même !

Céline pensa à Claudine Guéguen et aux autres locataires. Ces derniers allaient pouvoir enfin dormir tranquilles. Du moins, jusqu'à l'arrivée de la relève. Les voyous étaient pleins de ressources. Ils reviendraient tôt ou tard.

Quelques pages plus loin, elle s'arrêta sur la trombine du maire inaugurant la nouvelle piscine : trois bassins, un hammam, un sauna, une salle de sport, un mini-golf et un terrain de volley-ball. Jean-Pierre Morelle, comme il le rappelait dans le papier, concrétisait là l'une de ses promesses de campagne. Un trafic de drogue démantelé, un nouvel équipement sportif ouvert sept jours sur sept et parfois même en nocturne. L'élu marquait des points sur le baromètre de satisfaction des administrés. Pour la énième fois, sans une opposition suffisamment crédible, il remporterait à coup sûr les élections municipales qui devaient se dérouler dans quelques mois. Dernière ligne droite pour les candidats. Le maire sortant avait déjà commencé à sprinter. Et il avait de l'endurance, se souvint Céline.

Celle-ci sentit une certaine irritation lui monter au nez. Comment pouvait-il s'en tirer si facilement ? Après ce qu'il s'était passé ?

« Mais que fout la gauche bordel ? », marmonna-t-elle avant de balancer le journal au feu, lui aussi. « Que ces connards de politiques aillent tous brûler en enfer. »

Dans son dos, Mathis se mit à ronfler. Il ne lui restait pas grand-chose, mais, au moins, elle avait obtenu la garde de son fils. Pour lui, elle avait décidé de se surpasser afin de les installer dans une vie plus confortable et plus sereine.

Pour lui, elle s'en rendait compte maintenant, elle était prête à tout.

Première partie

Le diable s'habille comme il veut
#etilvousemmerde

Céline

Je suis une merde. La diarrhée d'un vieux clébard qui souille la godasse d'un chômeur en fin de droit, le jour de son entretien d'embauche. C'est plus fort que moi. Une raclure. Le déchet en plastique échoué sur une île du Pacifique après un voyage de dix mille kilomètres. Non recyclable, c'est la moindre des choses.

La journée démarre dans le vif : amputée d'une vie. La promesse d'un souffle qui trépasse. C'est de ma faute et aucun état d'âme ne saurait me sermonner. Ni maintenant, ni jamais. Pas le moindre murmure ni soubresaut d'une conscience à la con. Des regrets ? Pour quoi faire ? Défuntes lamentations, allez donc vous occuper d'âmes plus promptes au désespoir. En d'autres termes, allez vous faire foutre. Je n'espère ni pardon ni réconfort. Ne rien attendre, c'est se permettre le luxe d'une liberté salulaire.

En société, j'endosse le costume de la copine fidèle et sans histoire. Pas trop mal roulée pour mon âge, une « milf », d'après les jeunes puceaux que j'entends s'émoustiller dans mon dos. Le sourire facile. À l'aise dans les bandes de mecs. La bonne copine dans les bandes de filles. La collègue serviable et peu farouche qui se laisse volontiers peloter dans les couloirs sombres d'une rédaction saturée de testostérones.

N'empêche, faut pas trop se mettre en travers de mon chemin. La preuve. Au petit matin, juste avant de me faire couler un café serré, j'ai définitivement anéanti les chances de survie d'un être humain. Ce qui devait être fait a été fait. Point barre. Il n'avait pas à être là. Personne ne lui avait demandé de taper l'incruste. Surtout pas moi. Alors, je l'ai dégommé. C'était simple, rapide, efficace et sans bavure. Ou presque. Un cacheton avalé à l'aide d'un verre d'eau et à peine une piqûre de règles.

Je m'attendais à un arrachement qui me plierait en deux. Mais rien, si ce n'est l'inquiétude d'être vidée de mon sang. On n'avait pas eu le temps de s'attacher l'un à l'autre. Encore heureux.

Il a ensuite fallu éponger la mare d'hémoglobine qui s'était répandue sur le canapé en imitation cuir, déniché en promo chez But, le mois dernier, pour 399,99 euros, puis effectuer quelques allers-retours entre l'évier de la cuisine et le salon pour changer l'eau de la bassine, en me cognant les genoux dans les cartons de déménagement dont la présence sur le parquet neuf depuis maintenant trois semaines n'a toujours pas l'air d'émouvoir Claude, procrastinateur compulsif.

Ensuite, je suis retournée bosser, l'air de rien. Un petit accro à ma routine n'allait tout de même pas bousiller ma journée. Pas de quoi me mettre de mauvaise humeur. Pourtant, la météo semblait bien vouloir me foutre le bourdon. Les giboullées de mars avaient décidé de crever l'atmosphère brumeuse avec un mois de retard. Dehors, les nuages sombres pleuraient les trombes d'eau qui refusaient de sortir de mes yeux. Radio Nova avait décidé de programmer « *Gangsta Paradise* », la reprise de Coolio. La voix dramatique et profonde. L'urgence dans le refrain. La mélodie pleurnicharde. Le rappeur écrasait toute l'amertume des exclus sur les vitres embuées de mon Opel Corsa.

Les essuie-glaces s'acharnaient sur le pare-brise à balayer l'averse, sans grande efficacité. On n'y voyait que dalle. Les feux rouges à l'arrière des voitures brillaient flous sur le bitume.

Tell me why are we so blind to see that the ones we hurt are you and me.

Plus tard, avec les collègues, on s'est bien marrés à la rédaction. J'approchais dangereusement la *deadline* pour mon article sur les caresses. Une commande d'un magazine féminin à la con pour lequel je pigeais parallèlement, histoire de mettre un peu de Louboutin dans mon meuble à chaussures. J'ai pris sur ma pause dej' pour avancer un peu. Interview téléphonique de l'honorable sexologue Albert Meyer, 81 ans. Un homme d'expérience, s'il en est. « Se caresse-t-on plus ou moins qu'avant ? », « Comment guider son partenaire vers les bonnes caresses ? », « Et que pensez-vous de l'apparition des sex-toys ? », « Des astuces pour faire en sorte que mon conjoint devienne enfin

expert dans la pratique du cunnilingus ? », « C'est quoi une fellation réussie ? », « Sucer, c'est tromper ? »

Autant de questions existentielles qui ont fait jaser dans l'*open-space* de l'humble hebdo local pour lequel j'ai eu le privilège de signer un CDI, deux ans auparavant. Je brade mon brio en contrepartie d'un médiocre salaire, certes, mais un salaire fixe.

La rédaction est installée dans une pièce rectangulaire poussiéreuse. Les bureaux des journalistes se font face, de telle sorte que chacun peut s'observer et communiquer aisément. Une promiscuité dans laquelle fermente une sévère odeur de renfermé mêlée à celle de tabac froid. Les néons jettent une lumière blafarde sur les visages usés de mes collègues dont l'attention est avalée par l'écran de leur vieux Mac. Une baie vitrée donne sur le couloir et permet d'apercevoir les allées et venues des commerciaux du service publicité dont les codes vestimentaires tranchent avec ceux des rédacteurs, plus décontractés. Salutations de loin et sourires forcés. La transparence invite à une politesse convenue et *corporate*. Au sol, un nid à microbes, une moquette rêche d'une couleur passée qui ne doit pas avoir été changée depuis les années 70, date de l'implantation du journal dans ces locaux défraîchis situés en plein centre de Charmont-sur-Seine.

À l'époque, *La Gazette de l'Essonne* était alors un journal familial, monté à la main et imprimé au sous-sol où les machines à l'arrêt servent aujourd'hui de supports pédagogiques à l'occasion de sorties scolaires.

D'après une légende tenace, les bouclages se terminaient autour du cinquième repas à base de charcuterie, de vin rouge et de chansons grivoises, dans une camaraderie qui rendrait les communistes verts de jalousie. Crise de la presse oblige, la petite entreprise s'est finalement laissée séduire par le chant des sirènes que les grands groupes de presse fredonnent encore à travers le pays. C'est une véritable razzia sur les hebdo locaux. Les feuilles de chou, c'est l'avenir du papier pour ces rois du business, malgré la déferlante du web.

En 2007, *La Gazette de l'Essonne* est donc rachetée par le groupe *MédiaSup* missionné pour dépoussiérer le modeste journal rural qui devient *Essonne Actus*. Plus tendance, il paraît. Plus urbain. Bref, plus « d'jeuns ». Les récits de l'âge d'or de *La*

Gazette de l'Essonne se ternissent au fil des saisons dans les témoignages des anciens, invités à prendre une retraite anticipée afin de laisser la place aux juniors prêts à sacrifier leur temps libre pour un bulletin de paie à peine au-dessus du SMIC. Allez, hop, un grand coup de balai.

Pourtant, les locaux gardent les vestiges de l'histoire passée. Dans le bureau du boss, un portrait en noir et blanc du père fondateur du journal, André de Lattre, le regard fier, la moustache pointée vers le haut, les oreilles décollées et le sourire à la fois discret et charismatique.

Sur les murs défraîchis de la rédaction, un tableau en liège, grignoté dans les coins, affiche une carte délavée des routes départementales dont les secteurs géographiques sont délimités par des punaises de couleurs. Un peu plus loin, la charte des devoirs du journaliste élaborée par le Syndicat national en 1918 et révisée vingt ans plus tard, rappelle les règles élémentaires de déontologie.

- « Un journaliste, digne de ce nom,
- prend la responsabilité de tous ses écrits, même anonymes ;
 - tient la calomnie, les accusations sans preuve, l'altération des documents, la déformation des faits, le mensonge pour les plus graves fautes professionnelles ;
 - n'accepte que des missions compatibles avec la dignité professionnelle ;
 - s'interdit d'évoquer un titre ou une qualité imaginaire, d'user de moyens déloyaux pour obtenir une information ou surprendre la bonne foi de quiconque ;
 - ne signe pas de son nom des articles de réclame commerciale ou financière ;
 - garde le secret professionnel ;
 - n'use pas de la liberté de la presse dans une intention intéressée ;
 - revendique la liberté de publier honnêtement ses informations ;
 - tient le scrupule et le souci de la justice pour des règles premières ;
 - ne confond pas son rôle avec celui du policier ».

Et cetera. Et cetera.

« Un journaliste digne de ce nom ».

Cette charte me fait, chaque jour, doucement rigoler. Un jour, je me torcherai avec.

Sur mon bureau, les feuilles de brouillon s'étalent sans ordre précis, dans un généreux capharnaüm. Mes casiers de rangement menacent de s'effondrer sous le poids des dossiers de presse, vieux de plusieurs années pour certains, et des bouquins d'auteurs locaux qui tentent d'égrainer leurs dernières années en recherches pompeuses sur l'histoire de leur commune dont tout le monde se fout royalement.

« Sans déconner Céline, ton bureau, c'est Beyrouth en pleine guerre civile », radote Maxime, le fait-diversier, que la vision quotidiennement obstruée par mon désordre commence à exaspérer. Mes tiroirs dégueulent de cahiers usagés – des numéros de téléphone griffonnés dans la marge à la hâte et des phrases qui vagabondent dans une écriture de médecin – que je conserve « au cas où ». Faut bien l'avouer, c'est le foutoir. Mon collègue bougonne. Il est souvent de mauvais poil depuis qu'il essaye d'arrêter de fumer et qu'il s'est mis à grossir. Maxime, d'ordinaire aussi épais qu'un coton-tige, fait une couvade et a pris plus de poids que sa femme à huit mois de grossesse.

— Dans quatre kilos, j'vois plus ma bite, s'est-il amusé l'autre jour à la machine à café, en se claquant le bide, une fossette creusant sa joue dodue.

Et ce matin, c'est mon fourbi qui fait souffler un parfum de mécontentement. À moins qu'il ne s'agisse du coup de sang de la police, mécontente d'être moins citée que la gendarmerie dans le canard de cette semaine.

En tout cas, ce n'est pas encore aujourd'hui que je vais avoir le temps de récurer. Il faut que je trouve un endroit sûr où planquer les preuves. À la dérobee, j'introduis les clichés de l'échographie, entre deux pochettes à élastiques. Personne ne doit savoir ce que j'ai fait ce matin. Surtout pas Claude. Bientôt, ça sera comme si rien ne s'était passé. Avec le temps, je devrais finir par oublier. Il n'y avait que ça à faire de toute façon. Oublier. Avorter n'était pas encore considéré comme un crime, après tout. Du moins, pas tant que Christine Boutin était maintenue à une bonne distance du ministère des Droits des femmes.

Parfois, il m'arrive encore de me demander si c'était un garçon ou une fille. La seconde suivante, je me dis que j'm'en branle et je pense à ce que je vais prendre au p'tit dej'. Croissant ou pain au chocolat avec mon café ? J'hésite. Se poser trop de questions, c'est chiant. Et contre-productif. Surtout quand j'ai la tête dans le cul. Et en ce moment, j'ai le dynamisme d'une station de ski en plein été.

Le manque de sommeil, sans doute. J'ai passé la nuit à ressasser. Pas seulement parce que je m'apprêtais à anéantir les chances d'un têtard à vivre une époque formidable. Non. Pour une fois, il était arrivé quelque chose de troublant dans mon quotidien professionnel tièdement peinard et dont la fréquence des rebondissements pouvait pathétiquement rappeler le tracé d'un encéphalogramme plat. Pas besoin de sortir de Sciences-Po pour couvrir les foires à la saucisse et autres événements gériatriques des Rotary Club de Pétaouchnok. C'est donc avec une pointe d'excitation que je m'étais extirpée de cette activité cérébrale léthargique. En effet, la veille, j'avais reçu un coup de fil étrange qui, le temps de reconnecter quelques neurones ankylosés, avait titillé ma curiosité.

À l'autre bout du fil ? Personne. Comme si quelqu'un avait tapé mon numéro par erreur. « Allô ? Allô ? » Un paquet de névrosés appelle à la rédaction toutes les semaines pour se plaindre de tel ou tel article ou, pire, pour menacer de faire péter une bombe dans nos locaux. Tout était possible. Coup d'œil à l'écran digital. Numéro masqué. Blasée, j'étais sur le point de laisser tomber quand une voix urgente, qui m'a semblé être une voix féminine, m'a implorée dans un chuchotement nerveux. « *Ne raccrochez pas. Surtout, ne raccrochez pas s'il vous plaît.* » Et puis à nouveau silence radio. Intriguée, j'ai laissé le combiné sur haut-parleur. Mais les secondes qui s'égrainaient toujours mystérieuses me rendaient de plus en plus sceptique quant au sérieux de cet appel carrément louche. J'ai posé le combiné. Au pire, mon interlocuteur se fatiguerait avant moi et finirait par raccrocher, en se marrant comme un crétin de sa blague foireuse.

En attendant, je m'étais remise à l'écriture de mon papier sur la crise des agriculteurs. Le sujet rasoir par excellence. La corvée que personne ne voulait se taper. On avait tiré au sort. J'avais perdu. C'était de bonne guerre.